



LIEU-DIT

LE JOURNAL DE LA FONDATION D'ENTREPRISE HERMÈS



N° 7 / JANVIER – JUIN 2026

ITINÉRAIRE

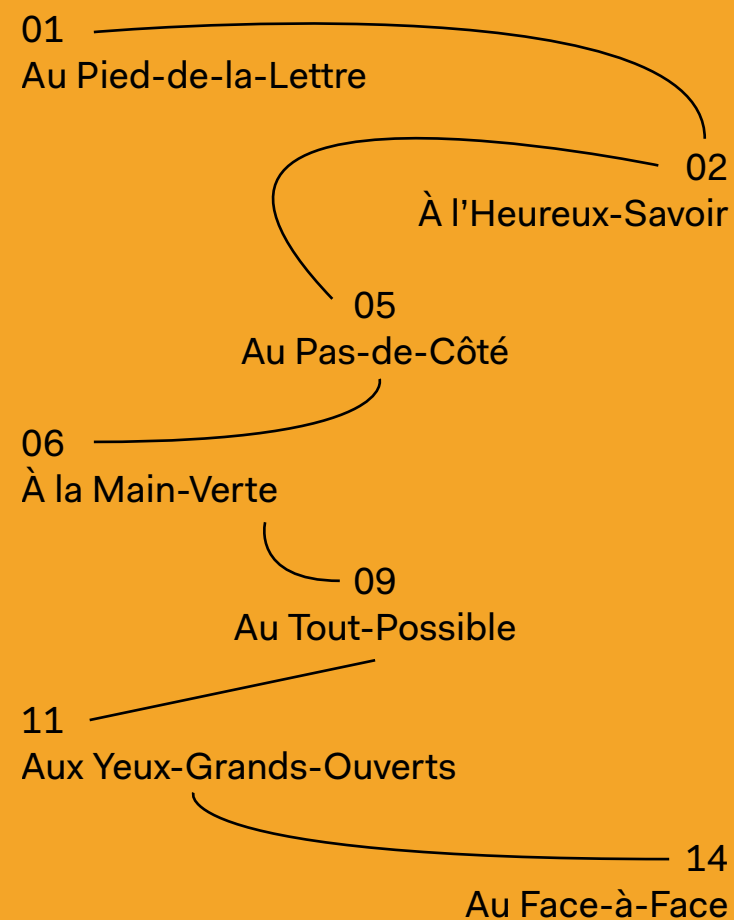


és
oires.

ement

es

s



LIEU-DIT est un journal édité par la Fondation d'entreprise Hermès donnant la parole aux communautés qu'elle accompagne dans les territoires. Engagée en faveur de la création artistique, de la transmission des savoir-faire, de la protection de la biodiversité et de l'encouragement à la solidarité, la Fondation fédère depuis 2008 un maillage de femmes et d'hommes agissant à l'échelle locale, en France et à l'international, à travers une multiplicité de gestes.

L'ENGAGEMENT

Par Olivier Fournier,
président de la Fondation
d'entreprise Hermès

Il est des mots qui éclairent une action, qui lui donnent sa cohérence. L'engagement est de ceux-là. À la Fondation d'entreprise Hermès, ce n'est pas un concept : c'est une manière d'être, de travailler et d'avancer ensemble – souvent discrète, mais toujours constante. L'engagement relie celles et ceux qui œuvrent à nos côtés, qu'ils soient artistes, artisans, enseignants, chercheurs ou compagnons de route, et donne à chaque geste sa part d'humanité.

S'engager, c'est choisir de tendre la main. C'est agir sans attendre, mus par la conviction que l'intérêt général mérite notre attention quotidienne. C'est croire que la solidarité, le progrès partagé, la préservation du vivant et l'épanouissement de chacun ne sont pas des horizons lointains mais des chemins que l'on trace ensemble.

Dans ce numéro de LIEU-DIT, l'engagement prend notamment le visage de trente jeunes artistes. Soutenus dans le cadre du dispositif des bourses Artistes dans la Cité, ils ont pris part à une aventure collective sur la scène de la MC93 à Bobigny, portée par trois créatrices dont les démarches embrassent le monde autant qu'elles interrogent notre époque.

Il se lit aussi dans la relation patiente et fidèle qui nous unit aux Compagnons du Devoir et du Tour de France. Avec eux, le programme Manufacto devient l'espace où les savoir-faire se racontent, se transmettent, se réinventent. Dans les établissements scolaires qui accueillent ce programme, la main révèle sa puissance d'émancipation et l'exigence se conjugue à la générosité et à la joie d'apprendre ensemble.

Dans ces pages, on croise aussi d'autres récits, preuves qu'un engagement sincère, lorsqu'il s'incarne dans des actes concrets et durables, peut illuminer des parcours, ouvrir des possibles et, peut-être, infléchir la trajectoire du monde.

En couverture : *Avant toute chose*, MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis, Bobigny, 2025 © Jérémy Piot

Crédits : © Benoît Teillet / © Mathieu Bertola / © Cyril Fréillon, ISTO, CNRS Images / © Tadzio / © DR
© Arnaud Beelen / © Christophe Raynaud De Lage / © Jérémy Piot

Président de la Fondation d'entreprise Hermès : Olivier Fournier
Directeur de la publication : Laurent Pejoux / Rédactrice en chef : Anaïs Koenig, assistée de Esther Druel Hodak
Coordination éditoriale : Marylène Malbert / Secrétaire de rédaction : Sabine Moinet
Conception graphique : Les Graphiquants

Tous droits réservés © Fondation d'entreprise Hermès, 2026.
Ne peut être vendu.

www.fondationentreprisehermes.org



LES DEVOIRS DES COMPAGNONS

Par Christian Pons, président
de l'Association ouvrière des Compagnons
du Devoir et du Tour de France

En 2016, la Fondation lançait, avec le rectorat de Paris et les Compagnons du Devoir et du Tour de France, le programme Manufacto, la fabrique des savoir-faire : le début d’une aventure collective destinée à sensibiliser le public scolaire aux savoir-faire et métiers de la main. Alors que le dispositif implique 102 classes pour l’année 2025-2026, Christian Pons, président de l’association des Compagnons du Devoir, revient sur ce programme auquel participent actuellement 19 Compagnons qui transmettent gestes et techniques à des élèves du CM1 à la seconde.

Pouvez-vous présenter les Compagnons du Devoir ?

Christian Pons L'Association ouvrière des Compagnons du Devoir et du Tour de France est une association de loi 1901 reconnue d'utilité publique. Organisme de formation professionnelle, elle vise à transmettre aussi bien des savoir-faire – par l'apprentissage d'un métier – que des savoir-être – par le partage de valeurs telles que la solidarité, la fraternité et la générosité. Les Compagnons proposent des formations dans quatre filières – bâtiment et aménagement, technologies de l'industrie, matériaux souples et métiers du goût – allant du CAP à l'Executive Master. Plus de 11 000 jeunes sont actuellement inscrits. Au-delà d'être un bon professionnel, être Compagnon signifie avoir du respect pour les autres et pour soi, agir en accord avec ses idées et transmettre ce que l'on a reçu.

Comment s'est construit le partenariat avec la Fondation ?

La Fondation d'entreprise Hermès s'est rapprochée des Compagnons du Devoir car notre association a une expertise dans la formation et la transmission des savoir-faire. Par leur expérience, les Compagnons ont pu donner les clés pour répondre aux questions suivantes : « Comment enseigne-t-on aux

plus jeunes ? Comment faire découvrir et transmettre ? ». Nous sommes heureux et fiers de fêter cette année les dix ans du programme.

Selon vous, quelles sont les valeurs partagées par les Compagnons et la Fondation ?

Un engagement envers l'intérêt général à travers des initiatives qui prônent la transmission des savoir-faire, la solidarité, le développement de la confiance en soi et la protection de l'environnement. Grâce à ces valeurs communes, nous cherchons à redonner sa place à un travail artisanal exigeant.

Quels sont les bénéfices du programme Manufacto du point de vue des artisans ?

Manufacto permet aux artisans de sortir de l'atelier, de revoir les bases du métier et d'adapter leur discours en fonction du public. L'enseignant apprend à fabriquer un objet en même temps que les élèves qui comprennent parfois plus rapidement ou démontrent une plus grande dextérité. Inverser ainsi les rôles crée une autre relation élève-enseignant. De nombreux élèves se sentent valorisés et prennent confiance en eux. Les réussites peuvent même se répercuter dans d'autres matières ou dans les aptitudes sociales des élèves.



Est-il facile de transmettre les gestes et les techniques à un jeune public ?

Les jeunes apprenants permettent aux artisans de questionner différemment leur métier. L'engouement des élèves leur fait porter un regard neuf sur leur pratique. Les métiers artisanaux, au regard de l'avidité avec laquelle les jeunes apprennent, ne semblent pas en perte de vitesse ! Prendre le temps de s'appliquer, d'être le plus précis possible n'est pas toujours facile : la patience se cultive de séance en séance et les élèves éprouvent une grande fierté face à l'objet fini.

Comment percevez-vous la place de l'artisanat aujourd'hui ? Et le rapport des jeunes générations aux métiers de la main ?

Les métiers de la main n'ont pas toujours eu bonne presse mais le XXI^e siècle a heureusement vu ce regard évoluer. Le retour à la fabrication locale et à la durabilité des matières y est probablement pour beaucoup, mais le sens apporté par ces métiers y contribue. Vecteurs de carrières épanouissantes, ils séduisent une jeunesse curieuse et créative.

Initié en 2016, le programme Manufacto, la fabrique des savoir-faire, permet au public scolaire de découvrir les techniques et les gestes artisanaux à travers la fabrication minutieuse d'un objet.

En quoi est-il important d'œuvrer à la sensibilisation du geste artisanal ?

Valoriser les savoir-faire en milieu scolaire permet d'acquérir de nouvelles aptitudes et d'apprendre différemment à travers des enseignements pratiques. Parfois, cela permet de susciter des vocations : avec Manufacto, les élèves réalisent que s'engager dans un métier manuel peut être un choix. C'est également une manière de promouvoir des valeurs telles que l'entraide, l'exigence, la patience et la persévérance. Ce programme conduit aussi les élèves à s'interroger sur le rôle des objets qui les entourent, sur les formes et les matières : ils ont très peu conscience du temps et des savoir-faire nécessaires pour concevoir un bel objet. Enfin, l'apprentissage « concret » – toucher la matière, sentir les textures – est un vrai plaisir pour eux. La majorité des élèves est impatiente de mettre la main à la pâte ! En comprenant la nécessité de faire attention aux matériaux et aux temps de fabrication s'ouvre potentiellement un regard différent sur le tout-instantané.

LA GRANDE PLACE, UN FORMIDABLE TERRAIN DE JEU

De 2025 à 2027, la Fondation confie la programmation de La Grande Place, musée Saint-Louis au Musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg (MAMCS) : avec ce cycle d'expositions, elle continue de consolider le maillage artistique dans lequel s'inscrit la cristallerie Saint-Louis. Responsable du MAMCS, Estelle Pietrzyk invite à La Grande Place des plasticiens dont la pratique, ancrée dans le territoire, nourrit le dialogue qu'ils engagent avec les collections du musée Saint-Louis.



« Concevoir les expositions de La Grande Place relève presque du défi, tant les espaces au sein de ce site sont particuliers et chargés à la fois de l'histoire et de l'activité de la manufacture. C'est la première pensée qui m'a traversé l'esprit lorsque la Fondation d'entreprise Hermès a proposé un partenariat au Musée d'Art moderne et contemporain de Strasbourg pour un cycle de quatre expositions. Dans un second temps, j'ai vu dans ces vitrines un formidable terrain de jeu propice à montrer autrement la création contemporaine.

Mon choix s'est porté sur des plasticiens et plasticiennes ancrés dans le territoire, que ce soit à Strasbourg ou dans sa grande région, dont je suis avec intérêt la démarche depuis plusieurs années. Diplômés de la Haute École des Arts du Rhin, résidents des ateliers de la Ville de Strasbourg, présents dans l'espace public, visibles dans les galeries, actifs à l'échelle du Grand Est..., toutes et tous innervent la vie artistique du territoire et bien souvent au-delà. Pour la première exposition, "Les Invités", j'ai proposé à Gretel Weyer, dont le MAMCS a acquis une installation et deux peintures, d'investir les lieux avec son univers si particulier inspiré par le conte de fées tout en étant foncièrement lié à notre temps. Céramiste, graveuse, dessinatrice, Gretel Weyer a apporté sa "magie" au dernier

étage de La Grande Place qu'elle a transformé en intérieur domestique habité par toutes sortes d'invités.

L'exposition actuelle, "Éclats du crépuscule", réunit trois artistes – Camille Fischer, François Génot et Nicolas Schneider – engagés dans des pratiques artistiques très différentes mais dont le rapprochement m'enthousiasme beaucoup. L'espace est organisé en quatre grandes séquences à lire comme quatre états – atmosphériques ou de l'âme – avec une réflexion sur "ce qui reste" qui résonne, je crois, avec notre époque. Le partenariat avec la Fondation d'entreprise Hermès donne aux artistes l'opportunité de concevoir de nouvelles productions et offre une visibilité à l'engagement du MAMCS envers la création actuelle qu'il conserve et diffuse, la plupart des artistes proposés étant déjà entrés dans ses collections. C'est un dispositif original qui permet de croiser le public d'un site historique et patrimonial avec celui de l'art contemporain. »

« Éclats du crépuscule »
La Grande Place, musée Saint-Louis
Saint-Louis-lès-Bitche
6 novembre 2025 → 5 avril 2026

Engagée depuis sa création en faveur de l'art contemporain, la Fondation d'entreprise Hermès pilote la programmation de quatre espaces d'exposition en Europe et en Asie.

Camille Fischer, *Where have all the flowers gone ?*, 2020

LES ZONES ATELIERS, UN PROJET PARTICIPATIF

Par Olivier Ragueneau,
directeur de recherche au CNRS,
délégué scientifique Réseau des Zones Ateliers

Dans le cadre de son programme Biodiversité & Écosystèmes, la Fondation d’entreprise Hermès accompagne la Fondation CNRS dans le projet Réseau des Zones Ateliers. Cette infrastructure de recherche nationale vise à accompagner les territoires vers la soutenabilité en favorisant une approche transversale avec les différents acteurs impliqués. Olivier Ragueneau, responsable du Réseau, décrit les atouts de cette démarche collaborative.

Pourriez-vous expliquer ce qu'est une Zone Atelier ?

Olivier Ragueneau Une Zone Atelier invite les chercheurs à sortir de leur laboratoire afin de faire travailler ensemble, sur un territoire donné, des chercheurs en sciences de la « nature » et des chercheurs de différentes disciplines des sciences humaines et sociales (géographie, économie, sciences politiques, sociologie, anthropologie...) pour explorer la complexité des socio-écosystèmes. Il s'agit également de travailler avec le tissu associatif, les collectivités territoriales, des gestionnaires d'aires protégées, le monde de l'enseignement parfois, ou encore avec des artistes afin de coconstruire des connaissances. En hybridant les savoirs scientifiques avec les savoirs expérimentiels, en menant des projets de sciences participatives et des expérimentations avec ces acteurs, on aspire à transformer les pratiques qui impactent non seulement l'environnement mais aussi des aspects plus sociaux, économiques ou politiques. Les Zones Ateliers sont au nombre de 18 et concernent les grands fleuves, les massifs montagneux, des paysages agricoles ou urbains, les outre-mer, etc.

Comment le mécénat de la Fondation d'entreprise Hermès contribue-t-il au développement du Réseau des Zones Ateliers ?

Le projet financé par la Fondation d'entreprise Hermès concerne la modélisation participative. Sur un territoire donné, des citoyens ou des acteurs de la société civile organisée participent à la conception d'un modèle qui n'est autre qu'une représentation simplifiée de la réalité, ainsi qu'à l'interprétation et la discussion des simulations. Ils précisent les composantes clés de leur socio-écosystème, leurs interactions et dynamiques : on coconstruit ainsi des modèles et des scénarios. Les objectifs sont multiples, du partage de connaissances à l'aide à la décision collective. Le financement de la Fondation nous a permis de recruter un ingénieur pour former un référent en modélisation de l'accompagnement dans chacune des Zones Ateliers. Nous pourrions ainsi déployer cet outil au croisement de la science et du politique, pour faire en sorte que nos actions aient un impact plus important dans les territoires.

Quels sont les atouts de cette démarche de *transformative science* auprès des acteurs de terrain ?

Notre hypothèse est que la coconstruction des connaissances est une condition nécessaire à la transformation pour repenser nos façons d'habiter le monde. Elle n'est probablement pas suffisante : on sait qu'il y a beaucoup de freins à l'interface entre science



et politique, comme le poids des intérêts et des lobbys. Néanmoins, cette coconstruction reste nécessaire : pas de transition agroécologique sans les agriculteurs, par exemple. L'intérêt majeur de ce type d'approche, c'est de remettre du politique, de la démocratie et de la citoyenneté dans les territoires. C'est une démarche située et engagée qui permet aux citoyens de se réapproprier les grands enjeux autour des questions liées à l'eau, à l'alimentation, à la santé, dans un contexte d'effondrement de la biodiversité, de changement climatique et d'accroissement des inégalités ; elle redonne aux gens du pouvoir d'agir, que ce soit à une échelle individuelle ou collective.

Est-ce que vous pouvez déjà observer des résultats qui seraient transposables à une plus grande échelle ?

Oui, il y a plein de petites *success stories*. En Bretagne, par exemple, une équipe travaille sur les risques côtiers, de submersion marine et d'érosion du trait de côte : ils ont développé tout un travail avec les gestionnaires territoriaux pour coconstruire des plans de prévention. Plutôt que d'aller vers de l'enrochement ou des digues, ils envisagent des solutions fondées sur la nature avec des plantations végétales.

Dans le cadre de son programme Biodiversité & Écosystèmes, la Fondation d'entreprise Hermès soutient des initiatives visant à préserver le monde vivant.

« C'ÉTAIT COMME SI MA PEINTURE PRENAIT VIE »

En 2025, sur l'invitation d'Emmanuelle Luciani, directrice artistique du cinquième cycle des Résidences d'artistes de la Fondation, Jacopo Pagin s'est immergé dans la manufacture Saint-Louis et a découvert les savoir-faire verriers. Avec la complicité des artisans, les motifs oniriques qui habitent son travail se sont déployés dans une série de vases en cristal.

« Pendant ma résidence à la cristallerie Saint-Louis, j'avais l'impression d'être dans le film *Cœur de verre* de Werner Herzog (1976): un hiver froid, un village vide. Et puis il y avait ce lieu, véritable laboratoire d'alchimie, très affairé et efficace – un environnement qui m'était inconnu. J'ai tout de suite été saisi par la maîtrise des artisans, la fumée, les vapeurs et les bourdonnements des fours qui accompagnent de manière synchrone le façonnage de ce magma infernal en objets fragiles et élégants. Dans ce lieu, on pouvait vraiment faire de la magie.

Du dessin à l'objet

Les contraintes, plus encore peut-être que les possibles, sont essentielles à la création. Comme j'avais été particulièrement frappé par la forte présence des vases dans la cristallerie, j'ai décidé de produire uniquement ce genre d'objet, comme une sorte d'archétype sur lequel je pouvais projeter l'univers narratif issu de ma peinture et de mes dessins, souvent fortement inspirés par la tradition verrière. Les images se forment par transparence, elles s'incarnent dans le mouvement du regard sur les différentes facettes de l'objet et se révèlent à travers les ombres et les reflets. Qu'il s'agisse d'insectes, de grenouilles, de serpents ou de nymphes, j'ai réduit ces motifs à l'essentiel en jouant sur la rondeur des vases pour donner forme à leurs courbes. S'est ainsi déployé un imaginaire parfaitement inscrit dans ma démarche: de fait, c'était comme si ma peinture prenait vie.

Une recherche technique collective

Le cristal de Saint-Louis, à la différence du verre de Murano, par exemple, est dense et se prête mieux au travail de décoration de l'atelier du verre froid, comme la taille. Avec les artisans Bruno Georget et Dorian Audet, nous nous sommes concentrés sur ces techniques en soufflant des formes plutôt traditionnelles. Nous avons franchi de nombreuses limites, faisant voler en éclats la majeure partie du travail, mais cela en valait la peine. Nous avons beaucoup échangé et suivi des dizaines de pistes pour comprendre dans quel ordre faire les choses, quels étaient les bons mouvements, les bonnes températures, les bons outils.





Nous poursuivions notre objectif mais, au fil de notre recherche, il y avait quantité de chemins qui s'ouvraient et se refermaient, aboutissant à des résultats toujours porteurs de surprises. Chaque pièce était un défi. Avec des meules, nous avons donné forme à la matière gravée en cristal. En s'affinant, elle révélait les lumières et les couleurs de cette matière noble qui se pliait à mon imaginaire. Au final, nous avons produit une vingtaine de pièces uniques, fruit d'une véritable expérimentation.

«Les ruines de la lumière»

Cette expérience a été l'une des plus puissantes de mon parcours. Elle a eu lieu juste après la publication de ma première monographie, *The Sniper in the Brain*, éditée par Nero Edizioni, à Rome. Cette étape, importante pour moi, a été suivie d'un moment d'incertitude : que faire ensuite ? Aujourd'hui, après ma résidence à Saint-Louis, je me sens plus inspiré que jamais. J'ai hâte aussi d'exposer mes œuvres en cristal au CEAAC (Centre européen d'actions artistiques contemporaines) de Strasbourg, dans le cadre du programme de la Fondation, ce printemps. Ma recherche artistique se concentre sur le temps, d'un point de vue historique, psychologique et mystique.

Depuis 2010, les Résidences d'artistes dans les manufactures de la maison Hermès permettent à des plasticiens de créer des œuvres originales à l'appui des savoir-faire des artisans.

Le titre de l'exposition sera «Les ruines de la lumière» : il reflète le sentiment d'une civilisation en déclin, la nôtre. Sa part d'inconnu et ses contours sombres témoignent d'un changement radical de paradigme, qui ouvre vers le mystère. Une incertitude créatrice qui rappelle les anges et les démons, et convoque des traditions disparues tout en se retournant vers une accélération et une imprévisibilité du futur. Face à cela, ma réaction la plus sérieuse consiste à éclater de rire. »

Jacopo Pagin,
«Les ruines de la lumière»
28 mars → 26 avril 2026
Centre européen d'actions
artistiques contemporaines –
CEAAC, Strasbourg

« LES INSTITUTIONS CULTURELLES SONT CE QUE NOUS EN FAISONS »

Par Stéphane Malfettes,
directeur de la Bâtie-Festival de Genève,
directeur des SUBS de 2019 à 2025

Après Clermont-Ferrand et avant Rennes, la troisième édition de Transforme fait étape à Lyon, aux SUBS. Avant son départ de ce « lieu vivant d'expériences artistiques », Stéphane Malfettes revient sur le rôle essentiel du collectif au cœur des institutions culturelles. Cette dimension, indissociable du festival Transforme coconstruit par la Fondation et ses partenaires, ne manque pas de faire écho à la force du lien qui irrigue les œuvres programmées cette année.

« Au moment de quitter la direction des SUBS après six années intenses et joyeuses, j'aimerais partager une intime conviction. Au risque d'énoncer une évidence, je suis absolument convaincu que les institutions culturelles sont ce que « nous » en faisons. Ce « nous » est une entité éminemment plurielle, diverse, toujours en mouvement. C'est un « nous » kaléidoscopique composé de plusieurs entités elles-mêmes multiples et cinétiques. Installées dans un site patrimonial remarquable en bord de Saône à Lyon, les SUBS sont à la fois un espace de travail pour les artistes les plus aventureux et un lieu de vie et de création ouvert à toutes et tous. Théâtre, danse, musique, cirque, arts visuels et numériques : toute la diversité de la scène contemporaine s'y épanouit en favorisant la consécration de figures internationales et la révélation de jeunes talents régionaux. Aussi les SUBS se conjuguent-elles au pluriel – à la première personne du pluriel.

Cette pluralité qui fait les SUBS, c'est une équipe, des dizaines d'artistes en résidence et programmés chaque saison et c'est aussi et surtout les publics, car là encore le pluriel s'impose tant ils sont divers et multiples ! Enfin, il convient de célébrer la puissance des dynamiques partenariales et collaboratives qui composent la vitalité d'un lieu : les partenaires institutionnels, dont le soutien et la confiance sont la condition pour garantir

la liberté de création et œuvrer pour que l'art soit une émancipation, mais aussi les nombreux projets coconstruits avec d'autres opérateurs culturels dans une logique de complémentarité d'actions, d'addition de moyens et de circulation des projets.

Au cœur de cette constellation partenariale foisonnante, la Fondation d'entreprise Hermès joue un rôle très particulier. Le festival Transforme, qu'elle a initié en réunissant



le Théâtre National de Bretagne à Rennes, le Théâtre de la Cité internationale à Paris, la Comédie de Clermont-Ferrand et les SUBS à Lyon, modélise des formes de collaborations inédites pour soutenir la création et régénérer les modalités d'interaction avec les publics. Ces alliances inspirantes reposent sur des valeurs communes d'innovation, de diversité et d'éco-sensibilité. Ensemble, nous composons une géographie relationnelle – un espace de rencontres artistiques où les univers s'entremêlent, un point d'ancrage connecté aux transformations majeures qui bouleversent nos organisations humaines. Fruit de discussions artistiques passionnées et argumentées, la programmation de chaque édition du festival Transforme est l'expression d'une pluralité de points de vue au diapason des changements sociétaux et des évolutions des pratiques artistiques.

Des expériences immersives et sensorielles, comme *Entre vos mains* de Marc Lainé et ses artistes complices ou *Je suis une montagne* d'Eric Arnal-Burtschy, côtoient des formes tout aussi hybrides portées par des metteurs en scène et chorégraphes tels que Joris Lacoste, Tatiana Julien, Jolie Ngemi, Inbal Ben Haim ou encore le collectif Maison Courbe. Ces propositions offrent un beau panorama de la diversité et de la vitalité de la création contemporaine : des formats novateurs et des œuvres engagées qui explorent nos liens sensibles entre corps, matière et environnement, et célèbrent la résistance

sous toutes ses formes dans la joie, l'inclusion et la fête. La force de Transforme est de faire confiance à un "nous" qui se déploie dans plusieurs territoires pour accompagner des artistes surprenants, initier des projets hors du commun, tenter des aventures de médiation originales (dont une colo artistique pour ados) dans le cadre des actions "Pour aller plus loin", réunir des partenaires et des publics variés sans surdéterminer ce qui va se passer. Le défi étant de laisser advenir positivement une part d'imprévisibilité pour que les publics s'emparent de toutes les potentialités de Transforme.

Il y a quelque chose de poétique, d'utopique et peut-être de politique dans ce "nous" qui fait les SUBS, même si ce "nous" – composé de multiples "je" – peut se sentir bien impuissant face aux désastres du monde. Dans un tel contexte, ce "nous" fait des SUBS un espace refuge – non pas pour s'extraire du monde – mais pour développer des manières alternatives de se confronter au réel, de vivre le présent et de penser l'avenir collectivement en essayant de donner une chance au pluralisme et à l'optimisme. Pour que l'art soit bel et bien un vecteur de transformation, voire de métamorphose.»

Transforme
La Comédie de Clermont-Ferrand, 7 → 24 janvier 2026
Les SUBS, Lyon, 12 mars → 3 avril 2026
TNB, Rennes, 20 mai → 5 juin 2026



Créé en 2023, le festival Transforme de la Fondation d'entreprise Hermès propose une programmation de spectacles pluridisciplinaires en prise avec le monde contemporain.

12

Ci-dessus : Jolie Ngemi, *Mbok'Elengi*
Ci-contre : Domitille Martin, Nina Harper, Ricardo Cabral, *Le Bruit des Pierres*



LA FORCE DU COLLECTIF AVANT TOUTE CHOSE

Entretien avec
les artistes Aurélie Charon,
Régine Chopinot et Phia Ménard

Les 9 et 11 septembre 2025, 30 jeunes talents ayant bénéficié des bourses Artistes dans la Cité ont fait leurs débuts professionnels sur la scène de la MC93 – Maison de la Culture de Seine-Saint-Denis avec *Avant toute chose*. Placée sous la direction artistique de la productrice radio et metteuse en scène Aurélie Charon, de la danseuse et chorégraphe Régine Chopinot, et de la metteuse en scène et performeuse Phia Ménard, cette création collective, quatrième projet post-diplôme proposé par la Fondation, les invitait à se projeter dans le spectacle vivant et, au-delà, dans le monde. Entretien.

Avant toute chose, comment avez-vous accueilli la proposition d'accompagner 30 jeunes artistes dans une première création collective ?

Phia Ménard Avant toute chose, il y avait la surprise de la demande et en même temps la question de ce que l'on attendait de nous.

Régine Chopinot Ce qui était remarquable était le fait que nous étions si nombreux : la Fondation et la MC93 – deux grandes structures – plus nous trois avec 30 jeunes artistes et, en face, peu de jours pour réaliser le projet. C'était donc « culotté » de nous le proposer et également « culotté » de notre part d'accepter le défi.

Aurélie Charon Dans mon travail, j'aime bien provoquer des rencontres qui n'auraient pas dû avoir lieu et c'est tout à fait ce qu'ont fait la Fondation et la MC93 en allant encore plus loin : provoquer une rencontre entre nous trois, entre nous trois et les 30, et les 30 entre eux puisqu'ils ne se connaissaient pas forcément. C'était donc très excitant de se dire qu'on allait vivre pendant quinze jours quelque chose que l'on n'aurait pas imaginé.

P. M. On a une certaine sacralité dans la relation à l'instant de la création, qui fait qu'on était plutôt à mûrir le fait que la rencontre allait

se faire sans trop l'anticiper. C'était quelque chose que l'on espérait mais pas quelque chose que l'on pouvait imaginer.

R. C. D'emblée, nous étions sur un paquebot délinant en pleine mer. Chaque jour, il fallait assurer car les jeunes artistes étaient présents dans leurs différences, leurs besoins, leurs demandes, leur soif d'apprendre... C'était puissant !

A. C. Oui, c'était vertigineux car la promesse était de ne pas avoir trop de longueurs d'avance sur eux, c'est-à-dire d'arriver sans avoir un plan établi dans lequel ils devaient entrer.

Concrètement, comment s'est organisé le travail entre vous ?

R. C. Nous nous sommes désorganisées tout le temps. En fait, nous sommes trois *warriors*. Phia, qui fabriquait partout et c'était fantastique. À côté, il y avait le fabuleux monde d'Aurélie, une petite pièce où l'on recueillait les paysages, l'intime, un par un... Et moi qui travaille le beau dit du body ! Une sorte d'ouragan... organisé.

P. M. C'est peut-être ça qu'on a essayé de préserver : la confrontation entre leur désir et notre façon de réfléchir à un projet dont on ignore tout. C'est peut-être ça la belle



aventure de l'art : on ne sait pas où on va et c'est ce qui est passionnant !

R. C. Oui, c'est vraiment ce qui a été vécu et en a fait son intensité ! Personne n'a triché, tout le monde a plongé. Cela reste une expérience inoubliable qui « continue à fumer ».

A. C. On s'est rendu compte qu'il fallait que tout se fasse en parallèle : fabriquer les armures, déposer un paysage... À partir de là, les choses ont commencé à circuler de façon invisible pour eux, naviguant dans tous ces espaces, celui du matin avec Régine, l'après-midi en fabriquant avec Phia, en parlant et en s'enregistrant avec moi. Petit à petit, ça s'est superposé, ça dialoguait, et ce sont eux qui ont révélé les liens, les choses qu'ils pouvaient fabriquer.

Dans cet « ouragan organisé », quels fils avez-vous tirés pour créer quelque chose de commun entre ces artistes qui ne se connaissaient pas deux semaines plus tôt ?

R. C. Aucune de nous trois n'a tenu compte des disciplines des jeunes artistes : jeu, danse, régie, scénographie... Nous nous sommes basées sur l'énergie, l'engagement de chacune et de chacun. Corentin, qui a chanté, devait normalement faire de la régie et de la lumière !

Nous avons travaillé avec eux, mais pas directement avec leurs futurs métiers. Un potentiel d'énergie, de respect, de singularité, de désir était réuni. À l'urgence du temps, il n'y a eu que de l'exceptionnel comme réponse...

P. M. ...et de l'urgence, mais dans le bon sens. On a passé deux semaines avec la possibilité de ne pas s'inquiéter du résultat. Aujourd'hui, on ne peut plus vivre à ce point de liberté ni à ce point de confiance. Il y a eu la conscience que l'on travaillait quelque chose tous ensemble et en même temps la confiance que, quelle qu'en soit la forme, il y aurait une sincérité qui lui donnerait sa force.

A. C. Comment conserver le collectif qui existe très fort et en même temps passer par des choses plus individuelles quand on fabrique les récits, les paysages ? Eux-mêmes avaient, dès le premier jour, compris que c'était exceptionnel d'être 30, que c'était ça aussi l'aventure. Ça m'a rassurée de voir que la mer de Bilal – la Méditerranée – parlait à d'autres qui se sentaient, eux aussi, entre deux choses. Ils avaient conscience de faire un projet de cette dimension-là : nous avons ainsi pu trouver des solutions pour rester dans une écriture collective et que chacun existe.

R. C. Parmi les nombreuses manières d'être au cœur des choses, ce n'est pas forcément

en disant un texte que c'est arrivé. Comme la beauté de Valérian – un comédien – qui, tout à coup, par nécessité, s'est mis à danser.

Ces jeunes artistes vous ont-ils surprises ?

P. M. Nous allions sur des chemins inattendus pour eux. Une majorité avait étudié le théâtre, donc on aurait pu s'attendre à ce que la base soit du texte. Mais il fallait travailler de manière différente, en les emmenant à des endroits où ils avaient laissé paraître des choses. On avait envie d'aller avec eux sur ces petites choses.

R. C. C'est dans le travail de répétition que nous avons, par exemple, entendu la voix déchirante de Maria qui hurle en courant avec une énergie redoutable « Je ne suis pas petite ! ». Nous avons été témoins de ce cri. Il y a eu la beauté du chant d'Emma, la beauté des armures en mouvement... Nous entendons beaucoup de discours en ce moment et ces témoignages étaient tout sauf des discours : il n'y avait pas la préoccupation de savoir si c'était pertinent. Jusque dans leurs manières d'être sur le plateau, les jeunes artistes témoignaient vraiment d'un engagement qui n'entre pas dans les « attendus ».

A. C. Chacun s'est senti libre d'éclore au moment où il en avait envie. Je pense par exemple à Yanis qui nous a dit : « Tiens, j'ai écrit un texte et j'aimerais bien essayer » et c'était tout à coup une prise de parole magnifique.

En quoi est-il important, pour vous, de soutenir ces jeunes qui s'élancent dans une carrière artistique ?

R. C. J'ai envie de transmettre le goût existentiel de la nécessité de l'artiste plongé dans la vie et que cela puisse continuer après moi. Mais cela ne va pas que dans ce sens : j'apprends énormément en leur compagnie. J'ai besoin d'eux pour vérifier que nous sommes sur un même tempo, que nous pouvons sourire des mêmes choses tout en respectant nos différences. Et nos différences sont un plus phénoménal pour apprendre à vivre non seulement en tant qu'artistes, mais aussi en tant que personnes de la Cité. Ce sont des expériences fondamentales. Je vis pour cela.

Le programme Artistes dans la Cité accompagne depuis 2018 l'émergence de nouvelles générations d'artistes à travers un ensemble d'actions favorisant l'égalité des chances.

Comment ces artistes qui ont bénéficié des bourses Artistes dans la Cité participent-ils à la vitalité de la scène artistique contemporaine ?

A. C. Après la seconde représentation, quelques-uns ont pris la parole et c'était fort de les entendre dire en quoi, concrètement, tout était fait pour qu'ils ne soient pas à cet endroit-là dans ce qui était « prévu ». Eux se sont autorisés à rêver et à se dire qu'ils pouvaient y aller, mais il a fallu des rencontres pour rendre cela possible. J'ai beaucoup appris à entrer dans chacun de leurs mondes : ils sont vastes et ne sont pas ce que l'on attend. Les talents des uns et des autres venaient se compléter, s'ajouter, se révéler parce qu'ils étaient en contact. Ils sortent d'une école, ils ont énormément appris, mais c'est vraiment le début : il y a beaucoup de choses qui vont s'ouvrir.

P. M. Ce que je trouve toujours beau, ce sont nos propositions et l'acceptation qu'ils en ont eue : c'est peut-être ça la plus belle transmission. Ils sont prêts à s'ouvrir, à saisir les choses. Oui, c'est exceptionnel de faire des choses comme ça mais ce n'est pas un souci. La réponse, offerte aussi bien par la Fondation que par la MC93 est toujours aussi belle : c'est que c'est possible.

R. C. Tous ces moments si poétiques, où tout le monde se mettait à chanter, à murmurer : nous chantions et ensuite ça reprenait... comme un bourdonnement imperceptible. Cette capacité de vibration était incroyable, tolérante, joyeuse, multiple. À l'opposé de ce que nous sommes en train de vivre aujourd'hui, le rétrécissement des lieux et des espaces, de la pensée... Quand je dis : « *Avant toute chose* continue à fumer », c'est pour dire que c'est une expérience que je ne suis pas près d'oublier. D'ailleurs, en conclusion, il y a le mot « encore » qui est venu. Pas « merci », mais « encore ». Le « encore » des enfants – quand ils sont dans leur sauvagerie, celle qu'il faut garder absolument – quand on leur donne quelque chose à manger et que c'est bon, ils ne disent pas « merci », ils disent « encore ». C'est pour ça que le « encore » est important : le « merci », ça ferme et c'est fini. Et le « encore », c'est ouvert, c'est le possible.

A. C. Je n'ai pas mieux que « possible » et « encore ».



